

*est bien assez grande pour un solitaire, j'y mange, j'y écris, j'aime mêler mes phrases à la nourriture, surtout l'hiver – c'est ainsi que désor-
mais je conçois mon existence. Il est rare que j'aie de la visite. C'était bien. Le lapin, le perdreau – « C'est meilleur faisandé » – sont toujours
sur la table, comme dans ces natures mortes où Chardin montre – exhibe – un lièvre tué, une raie, des huîtres ouvertes auxquelles donne un
coup de patte friand la minette couleur écaille de tortue près de la cruche, du plateau, du canif, de la miche de pain. Elle me plaît, cette
manière de rassembler la vie, la mort, dans un espace aussi limité. Les mots sont vivants, mes mots qui bougent, animés par mes phalanges.*

LIONEL-ÉDOUARD MARTIN

Mousseline et ses doubles





DU MÊME AUTEUR

- Nativité cinquante et quelques*, roman (Le Vampire Actif, 2013)
Magma, roman (Publie.net / publie papier, 2013)
Anaïs ou les gravières, roman (Les Éditions du Sonneur, 2012)
Avènement des ponts, poème (Tarabuste, 2012)
Brueghel en mes domaines, poèmes (Le Vampire Actif, 2011)
La Vieille au buisson de roses, roman (Le Vampire actif, 2010)
Litanies des bulles, poèmes (Soc & Foc, octobre 2010)
Le Tremblement: Haïti, 12 janvier 2010, récit (Arléa, 2010)
Vers la Muette, roman (Arléa, 2010)
Bouts d'air noir, azur sonneur, poèmes (Triages n° 21, Tarabuste, 2009)
Jours d'été dans le Sud-Ouest, récit (Arléa, 2009)
Dire migrateur, poèmes (Tarabuste, 2008)
Miroirs des jardins tropicaux, poèmes (Encres vives, 2008)
L'Homme hermétique, roman (Arléa, 2007)
Corps de pierre, roman (Écriture, 2007)
Deuil à Chailly, récit (Arléa, 2007)
Jeanlou dans l'arbre, roman (L'Harmattan, 2005)
Brèches, poèmes (Encres vives, 2005)
Arrimages, poèmes (Tarabuste, 2005)
Ulysse au seuil des îles, poèmes (Ibis rouge, 2005),
prix poésie du Salon du Livre insulaire 2005
Chronique des mues, récit (L'Harmattan, 2004)
Strophiques, poèmes (Encres vives, 2004)

Ouvrage publié sous la direction de Marc Villemain

© Les Éditions du Sonneur, 2014

ISBN : 978-2-916136-76-9

Dépôt légal : septembre 2014

Conception graphique : Anne Brézès

Relecture typographique : Monique Thierry

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
www.editionsdusonneur.com

LIONEL-ÉDOUARD MARTIN

Mousseline

et ses doubles



*Et vous les morts je sais vos noms
Sur les faces de ma mémoire
La vie regarde en moi
Comme dans un miroir*

ROGER MILLIOT, *Qui*

HIER, UN VOISIN M'A DONNÉ DU GIBIER – dans le bourg, tout le monde chasse et pêche, braconne à l'occasion : chez nous, ce n'est pas rien que d'offrir le lapin de garenne, le perdreau, c'est une profonde marque d'estime. J'ai débouché la bouteille de bourgogne, nous avons bu le coup parmi la plume, le poil ensanglantés, parmi les mots vifs sur l'écran de l'ordinateur – le curseur palpitait. La table de la cuisine est bien assez grande pour un solitaire, j'y mange, j'y écris, j'aime mêler mes phrases à la nourriture, surtout l'hiver – c'est ainsi que désormais je conçois mon existence.

Il est rare que j'aie de la visite.

C'était bien.

Le lapin, le perdreau – « C'est meilleur faisandé » – sont toujours sur la table, comme dans ces natures mortes où Chardin montre – *exhibe* – un lièvre tué, une raie, des huîtres ouvertes auxquelles donne un coup de patte friand la minette couleur écaille de tortue près de la cruche, du plateau, du canif, de la miche de pain. Elle me plaît, cette manière de rassembler la vie, la

mort, dans un espace aussi limité. Les mots sont vivants, mes mots qui bougent, animés par mes phalanges : mais les bêtes sont mortes, dont je mortifie la chair. Il s'en élève cette odeur caractéristique, qui n'est pas encore celle de la charogne, et qui commence à imprégner la pièce froide – j'ai coupé le radiateur – malgré le feu dans la cheminée; il y a partout des cheminées dans cette demeure, et celle de la cuisine dispose d'un âtre immense, mais la cuisine est vaste, et on n'a guère chaud que devant la flambée.

Je ne sais ce que j'attends pour jeter les dépouilles : je ne l'ai pas dit à mon chasseur, mais je déteste le gibier, trop fort en goût, à la viande presque noire. Ou plutôt, je ne le sais que trop bien : j'écris plus à mon aise dans leur perspective, loin du brasier, plongé dans l'ombre éclairée, aux deux bouts de la salle, par les seules flammes et mon écran.

On ne me changera pas – d'ailleurs, je ne souhaite pas qu'on me change, ni changer de moi-même. Les mots, la mort : extraire les uns revient à extraire l'autre – de la façon que l'on remonte, dans le filet, la blanchaille grouillante et l'épave.

J'ai dit, plus haut, « chez nous » : « chez nous », oui, car c'est de là-bas que j'écris, de ce « là-bas » – mon « ici » désormais – dont je cherche à prendre les mesures et le parler, tâchant de me faire à mon nouveau milieu,

caméléon frénétique, et marchant dans les habitudes, dans la langue d'ici comme on *rabouille*, remontant le ruisseau vers la source, pour l'écrevisse ou la truite. Ma meilleure pêche: *leurs* paroles captées, prises à pleines lèvres, ma nourriture de tout moment; et ma source, ma meilleure source: les vieux, près de qui je vais m'empresoir de ce qu'ils sont, causer de ces anciens temps du temps de Lise – des autres aussi, mais surtout de Lise –, avec eux qui l'ont connue, bien jeunes au moment de sa mort et aujourd'hui bien vieux, qui disent, quand je les interroge: « Ah, la Lise! », dans un soliloque rêveur d'où je me sens exclu, pleins qu'ils sont de leur roman comme je le suis du mien.



« L'INVENTAIRE EST TERMINÉ »

Pierre Jean Jouve

À L'ORIGINE, CETTE AGITATION, ce bougé brusque dans le calme à demi suspendu parmi l'attente : la vieille sage-femme qui sort, furie, qui se met à frapper à toutes les portes, hurlant « s'il y a, dans cette fichue bourgade, une nourrice qui consentirait à donner de son lait ». Et, comme on s'extrait de la chaleur pour l'écouter, bouche pleine, faisant grappe autour d'elle :

– La pauvre femme est morte en couche, laissant ses deux petits !

– Hein, quoi, bon Dieu, la Lise est morte ?

– Hein, quoi, bon Dieu, des jumeaux ?

– Morte, je vous dis, morte ! (*hurlant*) Et deux petits qu'il faut urgemment nourrir !

– Des jumeaux ?

– Des faux jumeaux, oui, fille et garçon ! Y a-t-il une nourrice dans ce fichu pays ? Une nourrice ! Deux nourrices, même, pour mieux faire !

On se gratta la tête, ahuris :

– Y aurait bien madame Mousselin, la femme à Jean Mousselin, qui vient d'avoir un drôle...

– Où est-ce qu'elle demeure, cette dame Mousselin? Mais nom de Dieu, faites vite!

On indiqua l'adresse. Ce n'était pas bien loin, même on suivait à distance respectueuse cette précipitation hagarde; et ça faisait un peu – mais c'est moi qui le dis, qui écris cette histoire – chœur tragique escortant le héros: car, maintenant qu'on la savait morte, on la plaignait, la Lise, d'une plainte ancestrale et nécessaire, lugubre, et certaines accompagnatrices s'étaient mises à pleurer.

La vieille se précipita chez la dame Mousselin, jeune douce femme, et blonde comme la défunte – défunte! –, mais sans ce visage à éclairer la nuit, cette lune oblongue et blanche où les yeux commandaient aux étoiles.

Conciliabules: oh, ce n'était pas le lait qui lui manquait, à madame Mousselin, elle aurait pu nourrir des bouches en veux-tu en voilà, malgré les corsets de persil et qu'elle eût arrêté la bière! Mais...

– Y a pas de « mais » qui tienne! Je vous fournirai du charbon gratuit, et de l'antracite, pas des boulets, tout le temps qu'il faudra!

Une grosse voix terreuse. L'attroupement fit volte-face. C'était – personne ne l'avait vu venir, yeux tournés

vers la scène – surgissant de derrière, le vieux Paul, tel un loup furieux.

– Y a pas de mais qui tienne! Vous voilà leur nourrice! Et même votre homme, qu’il chôme, autant qu’on sache, je l’embauche dès à présent!

Les arguments n’étaient pas minces. La femme Mouselin se jeta quelque fichu sur les épaules, agrippa son fils – un petit Jacques rougeaud –, l’emmitoufla, et suivit le charbonnier, lourde de ses mames précieuses.

Cela faisait, il faut dire, quelques jours que l’on guettait la venue de la sage-femme, laquelle, habitant un village à une dizaine de kilomètres, roulait voiture; une vieille fille originale, grande maigrichonne, qui, pour avoir fait ses classes dans un hôpital parisien, portait le nimbe d’une réputation, fort étendue dans la contrée, de compétence autant que d’humeur massacrate.

Elle avait fini par débouler ce matin du 10 novembre, un dimanche de grand froid mais sans gel, que les pluies avaient embourbé les chemins d’une boue collante. On avait perçu, à la manière dont elle avait observé son pare-chocs et son bas de caisse, embrenés de misère et d’éclaboussures, qu’elle était *de mauvais poil* – y allant même d’un coup de pied *fumasse* dans la carrosserie, ponctué d’un « Saloperie! » net et sonore. Cette fois, la Lise ne s’en tirerait pas à bon compte, et puisque femme elle était, s’acharnant plus que nulle autre à exacerber

– tulle, organdi, taffetas – sa féminité, qu'elle s'attende à vivre les douleurs de la femme, et à *déguster* de belles coliques! « Dame, tu enfanteras dans la douleur, c'est pas que pour les vaches et les chèvres! », s'était-on plu à répéter devant le café matinal, guignant par la fenêtre le trafic de la rue et, tout là-bas, *leur* maison.

Mais il ne s'était rien passé, rien en tout cas de perceptible de l'extérieur: et on s'était dit à petits airs hypocrites, qu'« elle devait, *la malheureuse*, en baver des ronds de chapeau ».

Sur le coup de midi, comme on s'apprêtait à manger la soupe, remue-ménage soudain: d'abord, ça avait vrombi du côté de chez Paul, puis on avait entendu, vu – car on fut, tout le monde, bien vite sur les seuils –, le camion traverser le bourg à toute allure, abandonnant derrière lui une houache de fumée. Une commande à pareille heure, un dimanche?

Cuillère en bouche, on avait attendu, prêtant l'oreille.

On entamait le fromage quand un tremblement s'était emparé des fenêtres et des gens: c'était le vieux Paul qui s'en retournait, suivi de la Monaquatre du médecin, lequel avait freiné sec devant la demeure du charbonnier, et s'était éjecté du véhicule, portière claquant à l'air humide telle une aile de rapace. On avait à peine eu le temps de le voir, haute stature, manteau funèbre, s'engouffrer chez le futur papa.

Dame, ça gagnait en épaisseur – car, pour faire appel au docteur du chef-lieu, il fallait que le cas fût spécial, et grave. On s'en était voulu, d'un coup, de ses mauvaises pensées, on avait ravalé ses désirs de souffrance – car on n'est, dans le fond, pas si mauvais, juste jaloux. On s'était remis aux aguets, dans une tension des oreilles et des yeux.

On avait croqué la poire d'hiver. Et ça avait duré, encore et encore, deux grandes longues heures. Deux grandes longues heures buveuses de café – « Vous en reprendrez bien une goutte? » –, sans que rien filtrât. On s'était mis, trempant quand même des tartines dans le jus, à s'inquiéter.

C'était alors que la sage-femme était sortie.



Lise morte, donc, le 10 novembre 1935. *La Lise*, même – morte.

Les vieux – *mes vieux* – l'évoquent avec le toujours pareil mouvement de tête, celui du cheval qui encense, accompagné d'ailleurs d'une manière de hennissement de l'aigu vers le grave, et qui tranche avec le silence et la presque immobilité de leurs corps, assis, canne entre les jambes, cervelle occupée de remembrances où la confusion rivalise avec les images intérieures, estompant les êtres, les histoires de vie, en brouillards où peu de chose, finalement, demeure perceptible du passé.

Alors on insiste, gentiment, répétant: « Mais la Lise? Vous qui l'avez connue! » – et s'empare des vieilles chairs une tension relative, appréciative, par où s'épanchent les paroles comme au débouché d'un tuyau mou bégayant sous la pression.

– Ah, la Lise, font-ils, affichant une mine gourmande où même l'œil à glaucome s'éclaire, ah, la Lise! se faisant écho, pour eux seuls, dans un soliloque.

Et c'est à peine si on arrive à en tirer davantage: mais on comprend – aidé quand même en cela par la légende locale – que la Lise avait été ce qu'on appelait vers 1930 une « belle femme » dans la région: quelqu'une de ces blondes sans doute, au cheveu crépélé, d'une bonne ampleur de chair. Et il se murmurait qu'elle en avait éveillé, la Lise, du désir d'homme (« une si belle femme », pensez donc!), et pas qu'ici, et pas qu'aux alentours proches, mais bien plus loin, dans toute une zone dont elle était, la Lise, l'épicentre, et qui se mouvait au rythme de ses déplacements, quand, empoignés carnet de factures et portefeuille, elle accompagnait son *vieux* mari pour les livraisons, d'abord en charrette à âne, puis très vite à cheval, puis à peine plus tard en camion, trônant sur le siège, blanche et fraîche, affriolante, en parfaite discordance avec le chargement de la benne. Et de la voir ainsi, pimpante et pas peu fière, « ça en mettait plus d'une en boule », parmi les clientes jalosant d'autant plus sa beauté

que leurs époux n'avaient d'yeux que pour elle, et se faisaient caniches à susucre, demandant à la patronne des sous pour la payer eux-mêmes à rebours des habitudes – je parle d'une terre et d'une époque où les femmes vous tenaient les cordons de la bourse – et, dans l'échange, tâcher de lui toucher la paume; voire, pour certains plus intrépides, d'y jeter à la sauvette un chatouillis, supposément gracieux, toujours assimilable, si la Lise bronchait, à quelque facétie de mâle. Dame, sa réputation, à cette grassouillette, bien lustrée petite femme, se mesurait à l'inimitié que lui vouaient ces mesquines bourgeoises à poêles en fonte, à Rosières, à chaudière pour quelques-unes, et qui maniaient le seau, la pelle – ces raides prolongements de la Lise –, avec un fiel, une hargne.

Ça n'avait été que s'aggravant. Le vieux Paul – un mariage, se murmurait-il, arrangé: « De vingt-deux ans l'aîné de sa femme, et c'était pas pour ses beaux yeux! » – quoiqu'ayant alors dépassé la quarantaine, avait fini par l'engrosser. L'affaire, semble-t-il, n'était pas allée sans mal – et il se murmurait, dans les cuisines, chez le boulanger, l'épicier, le charcutier, des fausses couches à répétition, dues sans doute à l'âge déjà pas mal avancé du bonhomme, ou à cet anthracite qui sans doute lui avait plombé la couenne et brouillé la semence: au point, ça allait de soi, qu'il

n'était plus *bon à rien*, que tout était, *là-dedans*, d'un noir de taupe. Aussi, quand on vit s'arrondir la taille de Lise et monter à son visage le masque de grossesse – cette résurgence de la terre brune –, l'étonnement s'accompagna-t-il d'insinuations désobligeantes, et le vieux Paul, aux yeux de plus d'une, voire de plus d'un, passa-t-il pour cocu : sur les hommes, on y allait de regards, cherchant à pénétrer telles mimiques, telles attitudes, qui auraient mis sur la voie de la vérité. Mais, quel que fût l'auteur, le vieux Paul ou un autre, de cette *œuvre de chair* – et malgré, disons-le tout de go, les vantardises de certains forts en gueule –, le secret ne fut pas éventé, le supposé cocu prenant même malin plaisir à faire, ou à laisser, galoper les rumeurs.

Cocuage ou pas, de toute manière la messe était dite, et il fallut, quelque aigreur qu'on en ressentît, se résigner à voir la Lise s'épanouir encore, et d'autant plus altière, juchée près du vieux Paul, sur son siège dans le camion, qu'à son assurance de toujours désormais s'ajoutait celle de la future maman, grasse d'un nouveau bonheur où clignaient ses paupières en envols célestes, vous rendant la monnaie de votre pièce sans même daigner vous voir, bayant aux corneilles ou aux anges, comme plongée dans un autre monde où ses doigts s'activaient, tricotant des layettes.

On s'en mordait les lèvres.